

Sylvain Tesson

Berezina

éditions Guérin
CHAMONIX

Le side-car tanguait affreusement, Goisque, à l'arrière, pesait trop lourd ; Gras, endormi dans la panière, ne contrebalançait pas l'effet du déport. J'avais l'impression de me trouver avec mes deux amis sur un radeau non manœuvrable. L'un et l'autre étaient imperturbables. Depuis des années, ils voyageaient autour du monde dans les pires conditions, sans proférer une plainte.

Gras, 30 ans, avait conservé des comportements infantiles. Il buvait trois litres de jus d'ananas par jour, nageait deux heures à la piscine, se nourrissait de chocolat, et ressemblait à un champion de hockey neurasthénique. Il vivait depuis huit ans dans l'ancien Empire soviétique, il avait appris le russe à Omsk, séjourné quatre ans à Vladivostok. Il aimait le silence et avait trouvé la Sibérie à la mesure de sa mélancolie. Plus tard, il était devenu le directeur de l'Alliance française de Donetsk, dans le Donbass ukrainien. Ses amis russes le prenaient pour un des leurs. Ses étudiantes l'aimaient secrètement. Ses supérieurs hiérarchiques jalousaient son détachement. Les vieux barbons d'ambassade redoutaient un peu le jeune hussard ironique qui se coulait si bien dans la société du pays. Il travaillait à une thèse de géographie sur les confins des empires. Il aurait aimé ne jamais quitter les sommets des montagnes, la profondeur des forêts, cette géographie de la désolation qui, seule, convenait à sa tristesse. Il distillait son amour de la Russie dans de beaux livres que ses blondes élèves lisaient intégralement dans l'espoir de s'attirer un regard de leur professeur. Ses cheveux noirs et son teint mat ne lui valaient pas

que les faveurs des filles slaves : les flics le contrôlaient systématiquement, le prenant pour un Tchétchène. Un jour, au Pakistan, il s'était brisé la jambe sur une paroi et avait attendu les secours vingt-quatre heures, pendu à un piton à cinq mille mètres d'altitude, sans ressentir trop d'inquiétude. Quand nous partions marcher dans la forêt ou que nous nous lancions dans l'ascension d'un sommet, il mettait un point d'honneur à ne pas emporter assez d'équipement. Il prenait la prévoyance pour une vulgarité. Très vite, la situation devenait critique et Gras, alors, se sentant à son aise, redoublait d'énergie à sortir du mauvais pas. Le reste du temps, il s'ennuyait et s'en fichait pas mal.

Goisque, lui, offrait un archétype plus terrien. Il n'aurait pas déparé dans une tranchée du Soissonnais en 1914. Il était picard, attaché à sa terre comme un soulier à la glaise. Après avoir visité cent pays, il continuait à tenir un labour de betteraves harassé de crachin pour le plus beau spectacle que la planète puisse offrir. Sa carrure de docker d'Anvers contrastait avec la finesse de ses mains. Deux yeux au bleu ardent, protégés par une arcade sourcilière néanderthaliennne achevaient de lui conférer une allure paradoxale, comme si la nature avait refusé d'exprimer en lui toute gradation entre la brutalité et le raffinement. Depuis vingt-cinq ans, il photographiait le monde pour la presse française. Il avait le genre éclectique. Un jour, il accompagnait le ministre en Afghanistan, un autre il sautait avec des parachutistes russes au-dessus de la Volga, puis il

peuples d'Europe que la Russie était l'ennemi commun et que la guerre devait être menée contre elle « dans l'intérêt bien calculé de la vieille Europe et de la civilisation ». Il fallait commencer par mettre les Polonais dans « une sorte d'ivresse ». Mais le rythme d'enfer du retour ne lui laissa pas le temps « d'électriser les Polonais » lesquels, par surcroît, se gelaient les miches, ruinés par leur contribution à l'effort de guerre. Napoléon ne passa qu'une courte journée dans la capitale, et, à 21 heures, sauta dans le traîneau.

Elle nous attendait dans sa fourrure au pied de la statue. Je l'avais connue à Moscou, quand elle dirigeait le réseau des Alliances françaises en Russie. À présent, Mireille Cheval était en poste en Pologne et mélancolisait dans la plaine, regrettant la Russie. Elle dénotait dans le corps diplomatique. Son naturel et sa générosité ne la prédisposaient pas à la carrière sur les moquettes des chancelleries.

Je ne sais pas si elle garda un bon souvenir du tour de side-car dans les rues de la ville. Le désavantage de la place du « singe » sur une Oural tient à la position basse, à l'exiguïté et à la froidure du caisson. L'impression d'être prisonnier d'un cercueil de glace et de raser la route à hauteur d'essieux dans les émanations de dioxyde n'agréa pas au premier venu. Mireille ne s'en plaignit pas et nous convia au dîner russe qu'elle avait préparé chez elle. Un dîner russe consiste à ralentir les ravages de la vodka en avalant un oignon, de l'aneth et un petit hareng.

« Mireille, vous connaissez Gouraud ? dit Goisque.
– L'écrivain, Jean-Louis Gouraud ?
– Oui, il dit que la guerre franco-russe fut "la plus grande boucherie chevaline de l'Histoire", dit Goisque.
– En 1812, les Russes ont inventé un mot pour dire *pourriture*, dis-je à Mireille.
– Je sais, dit-elle.
– Quoi ? dit Goisque.
– C'est Cheval. On prononce *Chval*.
– *Chval*, répéta Goisque.
– Non, non, c'est très bon, dit Vassili qui n'avait saisi que le mot russe.

Et il trempa son oignon dans le pot de crème.
– Et Napoléon, dit Mireille. Il était bon cavalier ?
– D'un strict point de vue académique, non, dit Goisque. Pas le genre à enchaîner sa volte au pas espagnol dans un manège viennois avec petit doigt levé dans son gant en galuchat. On a une drolatique description d'Odeleben : "Napoléon montait comme un boucher. Dans le galop, le buste ballottait en avant et de côté, au gré du pas de sa monture. On sait que Napoléon, plus d'une fois, vida ses étriers." En revanche, c'était l'incroyable. Écoutez le colonel Jean-Baptiste Vachée : "On lui vit couvrir à cheval en cinq heures, au train de 25 km/heure, la route de Valladolid à Burgos. [...] Il était non seulement infatigable, mais très hardi cavalier, il montait en casse-cou".
– Et écoutez ça ! De Caulaincourt, dis-je, en attrapant l'exemplaire des *Mémoires*.

– Ils recommencent avec leurs lectures, on se croirait à l'église, dit Vitaly.

– "L'Empereur montait à cheval, la nuit comme le jour, sans prévenir."

– Vous lui auriez plu, Mireille, dit Goisque, il avait le sens des noms. »